MAYDAY

Mélanie Demers

ICÔNE POP

ICÔNE POP

35 min

Created inside the Chiesa dell'Annunziata in Bassano del Grappa in the summer of 2016, *Icône Pop* has pursued its own special path. Low-tech, low-fi, low-budget. A small unidentified flying object, the piece will be most likely recreated for a variety of sites: an underground parking lot, an abandoned factory, a deconsecrated church, a crowded shopping centre. *Icône Pop* is a work in search of unusual settings, where religious and pop iconographies, the sacred and the profane, collide.

Singer-composer Mykalle Bielinski here calls upon the music of Dvorák and a few flights of tawdry lyricism, while choreographer-performer Mélanie Demers combines the auras of the Virgin Mary and Beyoncé. Together, they invent a kind of Barbie doll under the influence. Both divine and throw-away.

Inspired by the religious postures of the Pietà and the blazing colours of the voodoo divinity Erzulie, *Icône Pop* also flirts with the subversive image of the Black Virgin. Pagan effigies that have their origin in fertility rites, these Negresses are at once reviled and desired.

This, then, is the landscape of *Icône Pop*, a slippery terrain between saintly glorification and self-glorification. Between the female archetype of submission and the improbable first feminist model. Between motherly devotion and the sexual allure of a pop star in full control of her powers. Between an arrogant need for freedom and a sordid need to be validated, we witness an undermining of the female identity, with all its clichés.

In short, the work is a striptease. But of the utmost modesty.

Mélanie Demers

FROM THE PRESS

« *Mélanie Demers a présenté, avec Icône Pop […] une Vierge Marie des plus audacieuses, oscillant entre le sacré et l'obscénité. Vêtue d'une robe de plastique bleu avec un collier de cuivre autour du cou, elle ressemble à une diva ou à une pop star. Tranquillement, les couches derrière lesquelles Marie se cache tombent et révèlent une femme pure, libérée mais, timide.* »
Mieske van Eck, *BD*, août 17, 's-Hertogenbosch (Pays-Bas)

« *L'image de Demers est encore plus dure : la femme qu'elle présente ne fera pas montre de douceur. […] La force de cette pièce est là : l'incapacité à reconnaitre sa propre douleur.* »
Wendy Lubberding, *Theaterkrant*, août 17, 's-Hertogenbosch (Pays-Bas)

« *La sincérité de cette Marylin métisse, recomposée den héroïne combattante, contemporaine, m'a fait ressentir une vive émotion. C'était un grand moment de théâtre, une courte pièce exprimant un équilibre féminin fièrement gagné.* »
Guylaine Massoutre, *Spirale*, Février 2018

VIDEOS

Teasers
https://vimeo.com/235800492
https://vimeo.com/350177425

Full-lenght
https://vimeo.com/254008615

WORK CAREER

2020
- June: USA

2019
- March 15 - Festival Signes de Printemps, Paris, FRANCE

2018
- June 1 - OFF-FTA, Montreal, CANADA
- May 17 and 19 - Port-au-Prince art performance PAPAP, Port-au-Prince, HAÏTI
- January 24 to 27 - Agora de la danse, Montreal, CANADA

2017
- August 10 to 12 -Theaterfestival Boulevard, s'Hertogenbosch, NETHERLANDS
- August 4 to 6 - SummerWorks Performance Festival, Toronto, CANADA / Award: Buddies in Bad Times Vanguard Award for Risk and Innovation décerné par SummerWorks Performance Festival de Toronto

2016
- August 26 to 28 - Festival B Motion, Bassano del Grappa, ITALY

PERFORMERS

MÉLANIE DEMERS

A multidisciplinary artist, Mélanie Demers founded in Montreal her own dance company, MAYDAY, in 2007, exploring the powerful link between the poetical and the political. *Les Angles Morts* (2006), *Sense of Self* (2008), *Junkyard/ Paradise* (2010) and *Goodbye* (2012) have all been created from this perspective. With *MAYDAY remix* (2014), she deepened her engagement with cross-genre works and hybrid forms. Her fascination with the interplay between word and gesture crystallized with *WOULD* (2015), which won the CALQ Prize for best choreography. In 2016, Mélanie Demers began a new creation cycle with *Animal Triste* and *Icône Pop*; both works are touring internationally. In 2017, Mélanie Demers was invited to work as a guest choreographer at the Skånes Dansteater in Malmö (Sweden) for the creation of *Something About Wilderness*. Now that *Danse Mutante* has hit the stage, she is focusing on her next project, *Post Coïtum*, which will launch in 2020.
To date, she choreographed twenty works and was presented in some forty cities across Europe, America, Africa and Asia.

MYKALLE BIELINSKI

Mykalle Bielinski pratique le chant, l'interprétation, la composition musicale et l'écriture poétique et scénique. Ses oeuvres sont des concerts immersifs, des expériences sensorielles sur l'être et le sacré. En 2015, elle crée *Gloria* (Théâtre La Chapelle, Mois Multi, Operaestate, CAM en tournée, PushOFF, Re:flux, OFFTA), un opéra solo multimédia en 360°, puis *Mythe* en 2019 (Espace libre, Mois Multi, OFFTA) où elle réunit un choeur de femmes pour chanter l'impermanence. Connue pour sa voix aérienne et sa musique électro, elle s'est aussi produite avec son projet musical solo un peu partout dans la province et en Europe. Diplômée de l'UQAM en interprétation théâtrale, elle collabore également comme musicienne et actrice avec metteur.e.s en scène et chorégraphes : Mélanie Demers, Édith Patenaude, Véronique et Gabrielle Côté, Frédéric Blanchette, Philippe Cyr, projets hybris, Eugenio Barba et bien d'autres.

MAYDAY

MAYDAY chooses to be a place of exchange and reflection, a sort of artistic think tank, for the artists working with Mélanie Demers. They come from various spheres, some from Montreal, home base of the company, others from around the world. Their personalities are both dazzling and eclectic. Here, the maturation of the work is a collective process. The physicality, rhythm and images used in the choreographies are characteristic elements of MAYDAY's works, which find their meaning when encountering with the public.

MAYDAY uses the stage as a platform to examine the role of the artist and uses the theatre as a space to meditate on the fate of the world and individuals. Its works, unquestionably committed, are simultaneous distress signals and an invitation to change. Since its creation in 2007, the company has developed international collaborations and was already presented in America, Europe, Asia and Africa.

CRÉDITS

Choreography: Mélanie Demers
Performer: Mélanie Demers
Music: Mykalle Bielinski – based on Stabat Mater de Dvořák and Survivor by Destiny's Child
Costumes: Mélanie Demers
Rehearsal director: Anne-Marie Jourdenais

Icône Pop is a co-production of Operaestate Festival – Comune di Bassano del Grappa

CONTACT

Mélanie Demers: General and artistic director
melaniedemers@maydaydanse.ca
+1 514 299-3888

Jérémy Verain: Co-general manager
jverain@maydaydanse.ca
+1 514 239-3380

MAYDAY / Mélanie Demers
Édifice Jean-Pierre Perreault
Circuit-Est centre chorégraphique
2022, Sherbrooke East street
+1 514 647-4421
maydaydanse.ca

MAYDAY is supported by the Canada Council for the Arts, the Conseil des arts et des lettres du Québec and the Conseil des Arts de Montréal.

Member of Circuit-Est centre chorégraphique and Art Circulation
Associate company at the Agora de la danse
In artistic collaboration with the Centro per la Scena Contemporanea/Operaestate Festival

Crédits photos
Couverture - Mélanie Demers, *Icône Pop* © Christian Brault
Page 1 - Mélanie Demers, *Icône Pop* © Marie-Claire Denis 2018
Page 3 - Mélanie Demers, *Icône Pop* © Marie-Claire Denis 2018 | Mykalle Bielinski © Manon Parent

REVUE DE PRESSE -RÉSISTANCES PLURIELLES

LE DEVOIR, Jeudi 25 janvier 2018

LE DEVOIR
LIBRE DE PENSER

CRITIQUE DANSE

«Résistances plurielles»: joyeuse mutinerie

25 janvier 2018 | Catherine Lalonde | Danse

Photo: Marie Claire Denis
Mélanie Demers, avec sa robe glamour de bâche plastique, ses verres fumés et ses chaînes lamées en «jewels bling bling» autour du cou

Traînent, dans les connotations du mot « résistance », des idées d'opposition, de militantisme, quasi de révolution. Pourtant, les trois oeuvres indépendantes qui composent le programme *Résistances plurielles* de l'Agora de la danse proposent plutôt comme mutinerie un grand fou rire interminable (*Icône pop*), une réunion autour d'un feu de camp (*Instant Community*) ou la recherche de l'optimisme dans le travail d'endurance (*Recurrent Measures*). Des réponses inusitées, mais très juste en réplique à certains climats et cynisme sociaux. De joyeuses résistances, quoi.

Si le laboratoire de Peter Quanz *Instant Community* a bien besoin d'être peaufiné, malgré des moments brillants, enfin ! Voilà une chorégraphie qui intègre les prothèses constantes que nous sont devenus téléphones portables et tablettes ! L'absence de ces outils, maintenant essentiels, en chorégraphie contemporaine devenait gênante. Quanz ne les utilise ici que comme écrans, caméras ou lumières, sans interactions avec les appareils du public ; mais ses quatre danseurs, ici aussi techniciens que machinistes, s'en servent pour déformer les corps (très amusant, réussi dans le cabotinage), ajouter des perspectives, créer de l'ambiance. La mise en espace échoue toutefois ; l'invitation lancée au public manque de clarté (peut-on démarrer les vidéos ? se glisser dans le cadre d'une image ? tester nous aussi le mur ?), car le spectateur oscille entre de clairs appels aux déplacements et des moments où il sent qu'il se retrouve dans le chemin, littéralement dans les jambes — ou dans le filage. Une simple programmation ajoutant des instructions sur les petits écrans réglerait une part de cette gêne. D'autant que les sous-groupes qui se créent lorsque les spectateurs se perdent dans les tablettes composent un espace et des rencontres très intéressants, sous-exploités face à leur potentiel, sauf dans la conviviale fin, surlignée, séduisante à force de sel et de sucre (miam, des chips), mais voulue telle, très sympathique, décorsettante. À polir, et intéressant.

Recurrent Measures, de Georges Stamos, soulève des questions vives et riches, sans toutefois encore y répondre. Les danseurs, juchés essentiellement contre deux des quatre murs d'un espace ouvert où poufs, tabourets et sol accueillent les spectateurs, sont des rondelles tournantes. Ils exécutent des demi-tours et tours à l'unisson, systématiquement, avec une machinale précision. Des mouvements minimaux percent ça là, comme quelques traversées qui cherchent à créer des courants au coeur de l'espace, là où tendent à s'ancrer les spectateurs. Le travail est infiniment plus vibratoire que gestuel. Stamos annonce d'entrée de jeu qu'il cherche l'optimisme dans l'endurance, dans la continuité à long terme. Un rapport un peu engoncé des danseurs à l'espace (la salle orange du Wilder a ce défaut d'être très sérieuse) et à leur posture (pour contrer l'étourdissement ?) rend la lecture de leur intention difficile. Mais la remise en question de la spatialité théâtrale traditionnelle est audacieuse. Sans reproduire la frontalité des énergies du théâtre à l'italienne ni la giration de l'arène de cirque, au contraire les sept danseurs activent les pourtours de la salle, l'autour des spectateurs, et ce, avec très peu de déplacement, mais en démarrant plusieurs petites spirales le long des murs. Étrangement, se crée un effet d'inertie au centre de la pièce, où s'agglutine l'essentiel des spectateurs, plutôt que l'élévation légère qui pourrait s'ensuivre. Une autre question intéressante : devant cette distribution parfaite en matière de diversité (genre, identité sexuelle, diversité, souffrant à peine de jeunisme), on ne se réjouit que quelques minutes, avant de se demander pourquoi alors une telle uniformité des corps, une vision même de la beauté ? Est-ce parce que l'inclusion est un acte qui ne se termine jamais ?

Le (faux) solo de Mélanie Demers est la pièce la plus polie de cette soirée — la plus courte, aussi —, et arrive rodé par des représentations à l'étranger. En *superstar* des friperies Renaissance, avec sa robe *glamour* de bâche plastique, ses verres fumés et ses chaînes lamées en *jewels bling bling* autour du cou, Demers y va de voix, corps, *spoken word*, gestuelle qui ne cherche qu'à émerger (à la *Animal triste*). Elle liste, les incarnant plus que les dénonçant, les stéréotypes féminins manichéens issus de la religion catholique — mère et pute — ; elle reprend des clichés associés à la négritude. Le choix de dosage, entre la très efficace assurance de *stand-up* de Demers et le plus balbutiant désir de quitter tout effet scénique, n'est pas toujours juste, se cherche. Le choix du lieu — un *parking*, et là, comme par la voix et le travail décalé sur la féminité, on ne peut que repenser à *Radio Vinci Park*, de François Chaignaud et Théo Mercier —, le travail du son — incluant l'écho, le ruissellement de vraies gouttes d'eau et quelques moteurs qui démarrent — et surtout le grand, long, long rire — mais pourquoi n'utilise-t-on pas plus souvent le rire, ce matériau physique si marqué, en danse ? — rendent l'expérience marquante.

Ces trois résistances, aussi différentes soient-elles dans leurs visions, remettent en question, chacune à sa manière, la mise en public et la mise en espace traditionnelle en théâtre. Je ne crois pas que ce soit anodin.

SPIRALE
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

Pour un théâtre de la catharsis

08 février 2018
• ***Guylaine Massoutre***

Résistances plurielles : Icône Pop, chorégraphie, costume et interprétation : Mélanie Demers : musique et interprétation : Mykalle Bielinski ; *Instant Community*, co-création et interprétation : Peter Quanz, Sylvain Lafortune, Bernard Martin, Brice Moeser, Peter Trosztmer ; dramaturge : Kathy Casey ; *Recurrent Measures*, chorégraphe et interprétation : George Stamos, avec Stacey Désilier, Elinor Fueter, Geronimo Inutiq, Jean-Benoit Labrecque, Chi long, Mark Sawh Medrano, présentés par l'Agora de la danse (Montréal) du 24 au 27 janvier 2018.

///

« Je reviens de la vie », écrivait Asli Erdogan, qui recevait en janvier 2018 le prix Simone de Beauvoir, fondé par Julia Kristeva il y a dix ans. Résistante au « régime fasciste » de la Turquie, la courageuse écrivaine s'est mise au service des Droits de l'homme contre les nombreuses causes gangrénant son pays. Incarcérée pendant 136 jours et toujours menacée, cette organisatrice de marches civiles, solidaires et pacifistes, récipiendaire du prix de la paix Erich-Maria-Remarque en 2017, a été physicienne nucléaire avant d'être militante.

Peut-on oublier cette actualité, quand s'ouvrent *Résistances plurielles*, titre de la saison à l'Agora de la danse ? Que signifie résister, pour nous qui vivons en paix? La solidarité internationale résonne dans ses luttes lorsque, de son exil, Asli Erdogan explique : « Je suis allée en prison car je n'ai pas pu rester sourde et muette, juste parce que j'avais parlé des atrocités commises dans une petite ville kurde où 150 personnes ont été brûlées vives. Je suis [...] menacée d'une peine de prison à vie, car j'ai rassemblé les cris et les cendres de ces personnes et j'en ai fait de la littérature ». Les artistes d'ici s'inscrivent, volontairement ou non, sur cet horizon.

Une vérité crue

Que signifie résister pour Mélanie Demers? Son solo *Icône Pop*, qui communique son ironie décapante, en est un nouvel exemple : elle y profane des images adulées de Sainte et de star. De son corps athlétique, la danseuse cingle le *star system* et, plus largement, la condition de l'artiste, de la femme noire, de toute femme. Consciente des rapports Nord Sud et des impasses de la réussite, elle bâtit une solide œuvre politique.

En Italie, elle s'est produite dans une église ; à Montréal, ayant essuyé des refus, elle a choisi un stationnement souterrain. C'est là que se dévoile sa diva, parodie de Beyoncé, la reine féministe du *R&B*, de la pop et du *soul*.

Sur le *Stabat Mater* envoûtant de Dvorák, que chante Mykalle Bielinski, Demers avance d'une démarche divine, avec ses lunettes noires et ses talons hauts ; elle resplendit. Sa voix tonitrue, elle appelle sa famille. Mais la performance vire : les feux de la rampe s'avèrent illusion. La femme déçue se dévêt alors de ses attributs de parade : son collier n'était qu'une chaine, sa robe de scène, une toile de chantier. Grotesque avec ses seins de caoutchouc à l'air, elle s'abandonne à la décadence, seule et vulnérable. Allongée face au sol, dans la crasse réelle, la voici vaincue.

Mais elle se relève, salie, pour entonner un puissant cantique de libération dans lequel elle proclame une fierté triomphale. Une fois assise sur la grille qui sépare le chœur et la nef de son église improvisée, au lieu de la communion, elle pousse un grand rire inextinguible. Son visage se métamorphose au gré d'états variés, effrayants ou sereins. Sa moquerie ravageuse, forcée et insolente, force l'admiration. Le prosaïsme et le sacré s'entrechoquent, sidérant le public sur les bat-flancs.

Derrière les masques du jeu, on devine la personne : à la fin de la pièce, on hésitera à la laisser là, sous l'autre idole des pauvres, le Christ placardé. La sincérité de cette Marylin métisse, recomposée en héroïne combattante, contemporaine, m'a fait ressentir une vive émotion. C'était un grand moment de théâtre, une courte pièce exprimant un équilibre féminin fièrement gagné.

Traverser l'écran

Est-ce que danser libère ? Danser n'est-il pas trop léger devant l'état du monde ? Les danseurs de ces *Résistances plurielles* se sont posé ces questions, car ils ne dansent pas. Brisant le quatrième mur, *Instant Community* de Peter Quanz, performé dans le studio Paul-André Fortier de l'édifice Wilder, propose un dispositif d'échange avec le public.

Au milieu d'un ballet de tablettes informatiques, déposées au sol parmi les spectateurs, nous sommes invités à circuler entre des vidéos de nature, de cataclysme et d'animaux étranges, puis à regarder comment les caméras, projetant de grands collages sur les murs, font naître des scènes inédites. Les visages et les corps en mouvement sont ici détaillés, grossis et superposés, créant des êtres monstrueux, exempts des lois de la gravité.

HUFFPOST

12/01/2018 22:59 EST | **Actualisé** 15/01/2018 14:18 EST

Par Samuel Larochelle

13 spectacles de danse à voir cet hiver et ce printemps

Voici ceux qu'on ne veut surtout pas manquer.

Les plateaux de danse de la métropole vibreront plus que jamais cet hiver et ce printemps, avec des dizaines de spectacles en tous genres. Voici ceux qu'on ne veut surtout pas manquer.

À l'Agora de la danse, dans l'édifice Wilder (24 au 27 janvier), la formidable chorégraphe et danseuse Mélanie Demers se produira dans un nouveau solo, **Icône Pop**, en questionnant les multiples postures de la femme, de la Vierge Marie à Beyoncé, brouillant les frontières entre le sacré et le profane, la révolte et la déchéance.

LE DEVOIR / LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 JANVIER / 2018

Rituel pour icône contemporaine

Mélanie Demers amène le sacré dans un lieu profane, banal et trivial

ENTREVUE
MÉLANIE CARPENTIER
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Passant d'une église en Italie à un stationnement souterrain à Montréal, les espaces qu'investit Mélanie Demers avec *Icône Pop* sont pour le moins insolites. Dans ce court solo performatif présenté dans le cadre de l'événement Résistances plurielles à l'Agora de la danse, la chorégraphe se plaît à brouiller les frontières entre le sacré et le profane tout en proposant un portrait fragmenté et dépouillé des grands archétypes féminins.

Réponse à une commande pour un festival italien, *Icône Pop* est à l'origine une pièce *in situ* destinée à des lieux sacrés. Accompagnée par la musicienne Mykalle Bielinski, Mélanie Demers a pris comme point de départ une version de *Stabat Mater*, thème religieux évoquant la douleur de la Vierge Marie ayant inspiré de nombreuses œuvres musicales. « Plus que la douleur d'une mère, cette musique évoque pour moi la souffrance de toutes les femmes, affirme la chorégraphe. Au-delà du destin classique d'être mère, il y a tout un éventail de possibilités quant à ce que c'est être femme. » C'est à cette multiplicité, et non à un modèle unique de féminité, qu'elle désirait ouvrir ce thème.

Se défaire des apparats

« J'ai voulu faire un pont entre les archétypes de la Vierge Marie et de la *star* de la pop en apparence libérée », explique-t-elle, observant comment les icônes de la pop telles que Beyoncé, Madonna ou encore Britney Spears jouent à détourner les images sacrées. En mêlant l'iconographie religieuse aux postures des égéries populaires, Mélanie Demers se questionne sur la dichotomie tenace de la Madone et de la putain dans l'imaginaire collectif.

Dans les produits de la culture populaire, la représentation du corps des femmes reste encore soumise à des carcans dominants. Quand elles sont en apparence maîtres de leur image et de leur sexualisation, dans quelle mesure les femmes parviennent-elles à s'émanciper de certains formatages et de certains dogmes persistants? Et qu'en est-il dans le domaine de la danse, où le corps jeune, mince et athlétique reste encore la grande norme?

Dans sa performance, Demers choisit la forme d'un « *strip-tease* modeste » et y assume un corps de danseuse peu entraîné. Elle y incarne différents archétypes féminins (Madone, déesse vaudou, Beyoncé), les fait cohabiter et les défait de leurs apparats. « Le fait de se dénuder est souvent encore vu comme quelque chose de dégradant. Pourtant, le rapport à la nudité peut être une forme de puissance, une façon de se révéler à soi-même et aux autres », croit la chorégraphe qui se plaît à naviguer dans des zones où le confort n'est pas assuré. « Peu à peu, on découvre les couches du personnage que j'incarne, qui se présente d'abord de manière très ostentatoire et s'oriente vers une grande forme de simplicité. »

Imaginer un temple urbain

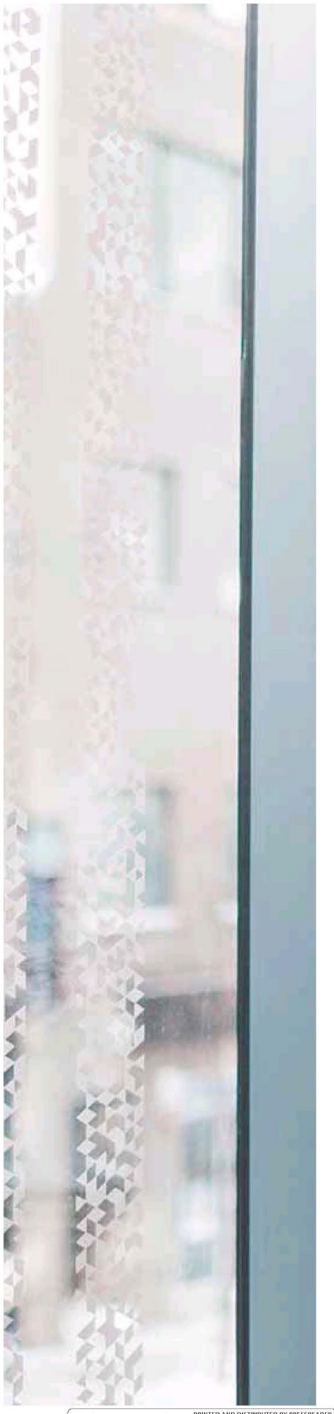
Les églises et les chapelles aux alentours de l'Agora ayant refusé d'accueillir la pièce, l'idée d'investir l'espace d'un stationnement souterrain s'est donc imposée : « C'est une pièce très *low-fi* qui est faite pour être en dialogue avec l'espace. J'ai voulu garder l'esprit de la première mouture de la pièce présentée en Italie dans l'église. On n'est pas du tout dans un espace protégé comme au théâtre, avec le quatrième mur et avec l'enrobage technique que sont les lumières. On cherche un lien vraiment plus direct et intime avec le public. »

Alors qu'en performant dans les églises, elle amenait le profane dans les espaces sacrés, c'est ici le cheminement inverse qui l'intéresse. « Il n'y a rien de plus laid, de plus glauque et même morbide qu'un stationnement souterrain, et en même temps, c'est un lieu de passage qui fascine et frappe l'imaginaire. Cette fois, il s'agit donc d'amener le sacré dans un lieu profane, banal et trivial », affirme Mélanie Demers qui conçoit *Icône Pop* comme une forme de rituel contemporain, et imagine l'espace du stationnement comme un temple urbain où se brouillent les frontières entre le sacré et le profane.

En parallèle à *Icône Pop*, les pièces *Recurrent Measures* de George Stamos et *Instant Community* de Peter Quanz (Montréal Danse) seront à découvrir. Toutes deux imaginent des dispositifs permettant une plus grande proximité avec les danseurs et invitent le spectateur à une nouvelle forme d'engagement.

Le fait de se dénuder est souvent encore vu comme quelque chose de dégradant. Pourtant, le rapport à la nudité peut être une forme de puissance, une façon de se révéler à soi-même et aux autres.

MÉLANIE DEMERS



Mélanie Demers imagine l'espace du stationnement, où se tiendra *Icône Pop*, comme un temple urbain où se brouillent les frontières entre le sacré et le profane. GUILLAUME LEVASSEUR LE DEVOIR

Icône Pop
À l'Agora de la danse, du 24 au 27 janvier.

pressreader PRINTED AND DISTRIBUTED BY PRESSREADER PressReader.com +1 604 278 4604 COPYRIGHT AND PROTECTED BY APPLICABLE LAW

Odile Tremblay
Chronique

Le peuple québécois semble avoir son histoire au travers de la gorge, comme un os de poulet qui refuserait de passer. Quelque chose d'irritant et d'omniprésent, mariant la honte des conquis à la fierté des résilients. Une histoire mal connue, alliée à une quête identitaire jamais liquidée.

Témoignent de cette obsession, vague après vague, notre littérature et notre cinématographie, faute d'un choix politique de fermeté.

Sur l'onde insaisissable de ce passé, navigue à vue et à boussole l'*Hochelaga, terre des âmes* de François Girard, d'une envergure inégalée, côté quête des racines.

Le film a atterri vendredi sur 34 de nos grands écrans, faible nombre compte tenu de ses ambitions et de son budget (plus de 15 millions de dollars). Il divise la critique et n'a pas été retenu pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, d'où sans doute cette prudente distribution qui desservira ses visées.

Le voici avec son affaissement de terrain comme métaphore du trou de mémoire collectif, où des archéologues puiseront les souvenirs engloutis.

On peut prendre *Hochelaga, terre des âmes* par un bout comme par l'autre, le trouver trop lourd, juger ses dialogues en vieux français en panne de naturel, comme on peut sentir son souffle épique passer. Ou tout à la fois.

Personnellement, l'ampleur de sa démarche, avec des segments fantasmés, m'a inspirée. Son souci de réconciliation aussi. Avec ce côté catharsis pour les blessés de la mémoire sur les rives du Saint-Laurent, plusieurs belles images, les incantations du chaman et les rêves d'un patriote (Sébastien Ricard) pourtant traqué. Sans vrai point de vue, soit, mais avec la générosité et l'amplitude en partage.

On manque de productions historiques au Québec, et celles qui gagnent l'écran, de *Robe noire* à *Nouvelle-France*, ont tendance à piquer du nez, ratées ou pas. Un genre souvent maudit, comme le « yable » hantant le film *La chasse-galerie.*

Colmater des brèches

Conçu dans le cadre du 375e anniversaire de Montréal, *Hochelaga, terre des âmes* aura été le principal legs historique de célébrations qui mirent bien peu l'accent sur le passé.

Tant de Québécois cherchent pourtant à retrouver leur socle. Or ce film en six langues, dont l'algonquin et le mohawk, qui embrasse à Montréal plusieurs siècles, de 1267 à aujourd'hui, avec ses failles et ses beautés, possède l'immense mérite de sa fouille et de sa fresque éclatée.

Tout un défi que celui d'inclure à la fois l'héritage des Premières Nations, celui des francophones depuis Jacques Cartier et celui des anglophones depuis la Conquête, sans acrimonie de ton. Loin des clivages habituels, éclairant les métissages, courants en Nouvelle-France, il y en a pour tout le monde dans ce buffet.

Qui trop embrasse mal étreint, peut-on rétorquer en prenant appui sur le proverbe. Mais on a besoin aussi de cette vision panoramique, quitte à y superposer d'autres éclairages. L'école a longtemps mal joué son rôle de passeur chez nous. Aussi les créateurs doivent compenser. D'autres cinéastes gagneraient à suivre les traces de celui du *Violon rouge*, tirant de nouveaux fils sur la catalogne trouée.

L'histoire de ce territoire, utilisée trop souvent comme arme politique par un camp ou l'autre, mérite d'être arpentée en tous sens pour parvenir un jour à débloquer et à trouver son chemin dans la mémoire collective.

Depuis le temps qu'elle hante et colore le présent, avec son mal-être, ses débrouillardises, ses accommodements, sa religiosité, ses défaites, ses sursauts, on la voit pointer son nez partout, cette blessure de fierté. L'an dernier, les grognements de La Meute témoignaient de l'impression éternelle qu'ont les Québécois dits de souche d'être floués, cette fois par les immigrés ou même par les Premières Nations. Des communautés ces temps-ci accompagnées, pour réparer un tant soit peu les horreurs du passé ou par souci d'ouverture.

Sauf que, parallèlement, l'héritage de souche francophone a peu la cote dans le discours public et auprès des organismes culturels des trois ordres de gouvernement. Ces derniers multiplient les programmes destinés aux nouveaux arrivants et aux autochtones, sans se préoccuper de la culture immatérielle d'ascendance française.

Ce serait pourtant tout simple d'ouvrir également la porte à la tradition orale de la fameuse souche, dans les régions et dans les villes, à travers des projets de diverses disciplines artistiques explorant le champ du patrimoine.

Le film de François Bouvier sur la Bolduc, avec Debbie Lynch-White, attendu au printemps, colmatera des brèches plus récentes de la mémoire collective. Mais le grand-angle d'*Hochelaga, terre des âmes nous* invite à nous aventurer par-delà les destins individuels dans cette quête identitaire si douloureuse.

« Car c'est bien de la fragilité d'un peuple, d'une nation, qu'il s'agit et, s'il est une chose qui est difficile à regarder, c'est bien la fragilité », écrit Yvan Lamonde dans son essai *Un coin dans la mémoire,* sur les sources du mécontentement québécois.

RuGicomm • 514 759 0404 • info@rugicomm.ca